Grand Amphithéâtre de la Sorbonne
Dimanche 15 Avril 1945

FESTIVAL
de Poésie et de Musique Arméniennes

PARIS
1945

à monsieur le Docteur et à Madame Nafilyan

souvenir bien cordial

de

A. Zchobanian

Paris, 24 Mai 1946

FESTIVAL

DE POÉSIE ET DE MUSIQUE ARMÉNIENNES

Grand Amphithéâtre de la Sorbonne
Dimanche 15 Avril 1945

★

FESTIVAL
de Poésie et de Musique Arméniennes

Message du Recteur G. ROUSSY
à la Société des Gens de Lettres Arméniens et à la Nation Arménienne.

★

Discours de M. Georges LECOMTE, président du Festival.

★

Le Rôle historique du peuple arménien, discours de M. René GROUSSET.

★

La poésie et la musique arméniennes,
Discours de M. Archag TCHOBANIAN.

★

Récitations de poèmes arméniens
traduits en français
Exécutions de chants populaires et liturgiques arméniens
harmonisés pour chorale, soli et pour piano,
Danses populaires arméniennes.

★

PARIS
1945

AVANT-PROPOS

Sur l'initiative de la Société des Gens de Lettres Arméniens, un Comité constitué par elle a organisé un Festival de poésie et de musique arméniennes qui a eu lieu, le Dimanche 15 Avril 1945, au grand Amphithéâtre de la Sorbonne, sous le haut patronage de M. René Capitant, Ministre de l'Education Nationale, sous la présidence d'honneur de M. le Professeur Roussy, Recteur de l'Université de Paris et sous la présidence effective de M. Georges Lecomte, de l'Académie Française, Président de la Société de Gens de Lettres de France.

Le Comité organisateur était composé des personnalités suivantes : Mesdames E. Avédissian, Anna Boudaguian, Araxie Torossian, MM. A. Tchobanian, président, Yervand Barguirdjian, trésorier, M. Barsamian, secrétaire, Jean Eghiazarian, secrétaire adjoint, MM. A. Adjémian, G. Hagopian, Y. Haroutiounian, S. Karian, V. Mérobian, H. Sarkissian, H. Sevadjian, V. Sivadjian, A. Tchakirian, S. Tchilinguirian, Hratch Zartarian.

Un nombreux public, composé d'Arméniens et de Français, a assisté à ce Festival. Un message adressé au Président de la Société des Gens de Lettres Arméniens par M. le Recteur Roussy y a été lu. Des discours ont été pro-

noncés sur la culture et sur l'histoire du peuple arménien par M. Georges Lecomte, par M. René Grousset, conservateur du Musée Cernuschi, et par le Président de la Société des Gene de Lettres Arméniens. Des artistes français et arméniens bien connus, qui avaient eu la bonté de donner leur gracieux concours, ont interprêté des pages choisies de la poésie et de la musique arméniennes. Mme Segond-Weber, qui a été une cordiale amie de la nation arménienne et a accordé son précieux concours à un grand nombre de manifestations arméniennes, et M. Maxudian, l'éminent artiste français d'origine arménienne, qui a lui-même apporté à plusieurs fêtes artistiques ou patriotiques arméniennes le charme de son beau talent, n'ont pu, étant sérieusement malades, venir déclamer les poèmes qu'ils avaient promis d'interprêter.

Cette matinée étant donnée au profit des Œuvres en faveur des Etudiants de l'Université de Paris, la recette, 83,000 francs, a été remise à M. le Recteur Roussy.

J'ai pensé qu'il serait bon, à un moment où la question arménienne revient à l'ordre du jour, de perpétuer le souvenir de cette nouvelle manifestation de culture arménienne et d'amitié franco-arménienne. On trouvera réunis dans le présent volume les discours prononcés à la matinée du 15 Avril et les poèmes arméniens traduits en français qui figuraient au programme de ce Festival.

A. T.

FESTIVAL
DE POÉSIE ET DE MUSIQUE ARMÉNIENNES

PROGRAMME

1. **Message de M. le Recteur ROUSSY.**
2. **Discours de M. Georges LECOMTE**, président de la Société des Gens de Lettres de France.
3. **Le rôle historique du peuple arménien**, discours de **M. René GROUSSET**, conservateur du Musée Cernuschi.
4. **La poésie et la musique arméniennes**, discours de **M. Archag TCHOBANIAN**, président de la Société des Gens de Lettres arméniens.
5. a) **Chant pour battre le blé**, mélodie populaire armén. recueillie et harmonisée par le Rév. Père KOMITAS
   b) **Chant d'amour**, mélodie populaire harmonisée par Daniel GHAZARIAN
   c) **« Que je meure pour toi, Etchmiadzine »**, chant pop. armén. harmonisé par KARA MOURZA
   d) **Complainte d'amour**
   e) **Badinage**
   chants pop. arm., recueillis et harmonisés par le R. P. KOMITAS. La Chorale SIPAN-KOMITAS
   Sous la direction de M. Kourken ALEMCHAH
6. a) **Foyer paternel** A. ISSAHAKIAN
   b) **Appel** H. TOUMANIAN
   M. NOURHAN MARKARIAN
7. a) **Ma chanson**, poème de TOUMANIAN, musique de K. ALEMCHAH
   b) **Berceuse d'Akn**
   c) **O ma Nazane !** danse chantée
   Deux mélodies pop. recueillies et harmonisées par le R. P. KOMITAS
   Mlle IRIS BULBULIAN
8. **Ode à la Langue Arménienne**
   poème en prose écrit en Oct. 1908 A. TCHOBANIAN
   Mme SEGOND-WEBER
9. a) **Hymne de Noël** (Ov zarmanali!), mélodie liturgique arménienne, recueillie par le Rév. Père KOMITAS harmonisée par Ara BARTEVIAN
   b) **Chant d'amour**, paroles et mus. de SAIAT-NOVA

harmonisé par SPENDIARIAN
Haïganouche TOROSSIAN et le quatuor KRETTLY

10. **Trois mélodies arméniennes**
recueillies par le Rév. Père KOMITAS
et harmon. pour quatuor par DIRAN ALEXANIAN
a) **Fragment de la messe arménienne**
b) **Soufflez une brise**, complainte d'amour
c) **Le mont Aragadz s'est couvert de nuages**
(chant de fillettes)
Le quatuor KRETTLY

11. a) **A un héros** Daniel VAROUJAN
b) **Louange de l'Arménie** Yéghiché TCHARINTZ
Poèmes récités dans le texte
par Mme Archalouyce SARKISSIAN

12. a) **L'Abricotier**, KOMITAS-AGHAZARIAN
Chant populaire arménien
b) **Air de danse** SPENDIARIAN-AGHAZARIAN
Violon : PHILIPPE AGHAZARIAN
au piano : Mme COULOM

13. a) **Elégie sur un adolescent**
qui s'est suicidé par amour VAHAN TEKEIAN
b) **Ballade sur l'Arménie soviétique**
Poème écrit à Erivan en 1930 GUEGHAM SARIAN
c) **Paroles des combattants arméniens.** Poème écrit
pendant la guerre actuelle AZAT VECHTOUNI
Mlle JEANNE BOITEL

14. a) **Eternel Ararat** Rév. Père G. DER-SAHAKIAN
b) **Le jouvenceau aux cheveux bouclés** Y. TCHARINTZ
M. MAXUDIAN

15. a) **Rhapsodie caucasienne** KORGANIAN
b) **Yed-aratch**, danse arménienne
RAFFI PETROSSIAN

16. a) **Je veux mourir en chantant** Adom YARJANIAN
b) **Notre patrie**, poème écrit à Erivan
pendant la guerre actuelle Hovhannès CHIRAZ
Nourhan MARKARIAN

17. a) **Haperpan**
b) **Mon mouchoir** } dialogues d'amour
Mlle Iris BULBULIAN et M. Hagop HAGOPIAN

18. **Deux danses rustiques arméniennes**
harmonisées par BARKHOUDARIAN
a) **Dilidjan**, b) **Naz-par**
Mlle Régine OHANNESSIAN accompagnée
par le thariste GAREKINE

MESSAGE
A LA SOCIETE DES GENS DE LETTRES ARMENIENS ET A LA NATION ARMENIENNE

par le Professeur ROUSSY,
Recteur de l'Université de Paris

Au nom de l'Université de Paris, j'adresse un message de gratitude et de sympathie au Comité d'organisation de cette fête de bienfaisance ; à son Président Archag Tchobanian ; à la Société des Gens de Lettres arméniens ; à la noble Nation arménienne.

En prenant la généreuse initiative de cette manifestation, les écrivains arméniens de Paris ont voulu river un maillon nouveau à la chaîne séculaire d'affinités spirituelles et intellectuelles qui unit leur lointaine patrie aux pays de l'Occident, et singulièrement à la France.

Si, remontant par la pensée le cours des âges, nous voulions suivre jusqu'au bout cette chaîne de précieuse amitié, sans doute nous mènerait-elle bientôt aux origines mêmes de la chrétienté.

Mais je dois laisser à Monsieur René Grousset le soin de retracer, avec l'incomparable autorité que lui confèrent sa connaissance et son amour de l'Orient, le rôle historique du peuple arménien, et me borner à évoquer ce charmant petit livre où notre grand ami, M. Archag Tchobanian, rassembla naguère un érudit florilège de témoignages arméniens. Quel

Français pourrait, sans émotion, respirer l'odorante fumée de l'encens oriental, allumé en l'honneur de nos grands romantiques : de Chateaubriand, de Lamartine et surtout de Victor Hugo ?

Sans doute était-il naturel que leur lyrisme éveillât de riches et profondes résonances dans l'âme toujours vibrante de l'Orient. Naturel encore que les *Orientales* aient trouvé si aisément le chemin des cœurs de là-bas.

Mais il était à leur retentissement de bien plus intimes et bien plus émouvantes raisons. Ces cris d'admiration qui, de l'au-delà des mers, parvenaient à nos grands poètes, c'étaient aussi les cris de reconnaissance et d'espoir lancés par un peuple opprimé à la France libératrice. Ecoutons leurs poètes, les Hovhannès Sétian, les Krikor Odian, les père Léonce Alichan, les Armène Dorian, dont plusieurs, comme tant d'autres artistes et écrivains arméniens, ont dû chercher à l'étranger un refuge contre la tyrannie sanglante d'un sultan persécuteur.

La France, elle aussi, a souffert au cours des années de l'oppression étrangère. Mais elle vient de connaître la joie de la liberté retrouvée, de la grandeur renaissante — cependant que les fils de la jeune République d'Arménie, pour défendre la liberté du monde, se couvraient sur les champs de bataille d'une gloire dont le nom du Général Bagramian porte à la face de l'univers un éclatant témoignage.

Que la manifestation de ce jour soit le modeste, mais précieux symbole de l'amitié franco-arménienne, cimentée, au cours des siècles, dans les heures de joie comme dans les heures de tristesse.

DISCOURS DE M. GEORGES LECONTE

Mesdames, Messieurs,

Il y a vingt-six ans, Président de la Société des Gens de Lettres pour la onzième fois — que je croyais bien et désirais être la dernière — je fus membre du Comité qui, sur l'initiative de l'animateur Archag Tchobanian, organisa, dans ce même grand Amphithéâtre de la Sorbonne, une émouvante cérémonie en l'honneur de l'Arménie qui, au cours de la guerre 1914-1918, venait d'être de nouveau martyrisée.

Nous espérions lui faire récupérer, avec sa complète indépendance, les populations et les territoires qui lui avaient été ravis. Nous voulions aussi rendre hommage aux nombreux Arméniens qui, engagés volontaires dans les rangs de l'Armée Française, étaient morts sous ses drapeaux, pour la défense de la Liberté dans le monde.

En outre, notre désir était de saluer la mémoire des Arméniens cruellement chassés de leur terre natale à l'instigation de l'avide et brutale Allemagne qui — soucieuse de ne plus trouver, sur le chemin de son ambitieux rêve de pénétration jusqu'à Bagdad, ces représentants de la douce et fine civilisation méditerranéenne — les fit massacrer par centaines de milliers sur les routes des profondeurs asiatiques.

En cette journée du 9 Avril 1916, dans cet Amphithéâtre, un immense auditoire eut le plaisir d'entendre de beaux poèmes arméniens, des discours magnifiques d'Anatole France, depuis 1895 en révolte contre les humiliations et tortures du peuple arménien ; de M. Paul Deschanel, comme lui membre de l'Académie Française, Président de la Chambre des Députés ; de M. Paul Painlevé, membre de l'Académie des Sciences, et, à cette époque, Ministre de l'Instruction publique. Avec quelle émotion aussi nous écoutâmes l'abbé Wetterlé, représentant de l'Alsace enfin délivrée du joug allemand, de notre chère Alsace, autre exemple — avec notre Lorraine, tout aussi chère — de la renaissance d'un peuple qui, par une admirable fidélité à la pensée, à la langue, aux traditions séculaires de la Patrie, a sauvé son âme.

Aujourd'hui, 19 Avril 1945, sous l'inspiration de la Société des Gens de Lettres Arméniens, fidèle à la France malheureuse — comme, à travers ies âges, nous le fûmes toujours aux malheurs et aux souffrances de leur pays — nous voici de nouveau rassemblés pour célébrer son admirable foi en lui-même, son invincible résistance. Et c'est encore moi, qui, rappelé — après vingt ans de retraite volontaire — à la tête de la Société des Gens de Lettres de France, en ces temps difficiles, ai l'honneur de rendre, en son nom, hommage à l'Arménie, à son peuple, à ses écrivains.

Actuellement, l'Arménie n'est plus martyrisée. Ce sont des Arméniens qui la gouvernent et l'administrent. Sa langue, naguère proscrite et ne pouvant être parlée que dans l'intimité familiale, est redevenue la

langue officielle. C'est elle qu'on emploie dans tous les actes publics.

Mais l'Arménie, que les traités de paix de 1919 n'ont pas, contrairement à nos vœux, rétablie dans son intégrité, reste injustement démembrée. Par centaines de milliers, les Arméniens sont encore séparés de leur mère-patrie. Puissent les futurs et très prochains traités de paix réparer cette injustice ! Dans notre désir d'un ordre équitable et durable du monde, nous le souhaitons ardemment.

Dans une noble pensée, mais avec peut-être un peu d'exagération pour mieux montrer la sympathie compatissante et agissante des Français pour les Arméniens, l'illustre écrivain Anatole France vous a dit un jour : « Nous ne vous connaissions que par les coups qui vous frappaient ».

Sans doute, nous avons toujours été indignés par les abominables traitements dont votre peuple fut trop souvent victime. Contre eux, nous avons invariablement protesté. Et même, dans la mesure du possible, nous avons agi. C'est vous, mes chers confrères arméniens, qui nous rappelez dans vos écrits et apprenez aux nouvelles générations françaises ce que en 1867 — il y a soixante-dix-huit ans — nous avons fait contre les massacres prémédités dans la ville de Zeitoun.

Il est vrai, aussi, que, en 1895, à l'annonce des persécutions et tueries qui vous étaient infligées, de nombreuses et très grandes voix françaises — d'hommes de tous les partis, celles de Clemenceau, Jaurès, Anatole France, Ernest Lavisse, Gabriel Séailles. Victor Bérard, comme, à droite, celles de

Denys Cochin et Albert Vandal — s'élevèrent pour dénoncer au Monde ces actes inhumains. Enfin, chaque fois que vous en avez l'occasion, vous évoquez le souvenir de ce que, en 1915, malgré les souffrances et les périls de notre propre Patrie, la France a fait pour sauver des milliers d'Arméniens qui, sur la côte de Djébel-Moussa, à bout de munitions, après deux mois d'une résistance héroïque, allaient être exterminés.

Mais nous vous connaissons tout aussi bien par l'histoire de votre Nation — que, dans un instant, l'un de nos meilleurs et plus réputés historiens français, M. René Grousset, spécialiste des études sur le Proche-Orient, évoquera devant vous. Nous savons que, d'origine européenne, ayant des liens de parenté et de voisinage avec les Grecs, dont le souvenir n'a cessé d'agir sur votre esprit, vous êtes un peuple chrétien, défenseur et propagateur de la civilisation méditerraéenne en Orient.

Nous savons que vous êtes une Nation saine et laborieuse, de forte natalité, où dominent les paysans et les artisans habiles, mais aussi un peuple d'intelligence vive et souple, doué pour les pacifiques rapports sociaux entre les hommes, pour toutes les créations de la pensée, et, en particulier, pour la Poésie, les Arts, la Musique.

Nous savons que vous aimez la France, non seulement pour la sympathie militante qu'elle vous a toujours témoignée, mais pour sa noble et glorieuse histoire, parfois bien tourmentée et douloureuse, elle aussi, mais invariablement au service d'un généreux idéal.

Nous savons par vous-mêmes l'influence qu'ont eue et que gardent sur les élites de votre pays nos livres français, que tant de vos meilleurs écrivains, amis de notre littérature, ont pris plaisir à traduire et à commenter. Nombreux aussi sont ceux d'entre vous qui aiment à nous dire ce que, étudiants de notre Sorbonne ou de nos Universités provinciales, ils doivent à l'enseignement de la France.

Influences littéraires et universitaires qui, heureusement pour le peuple arménien — c'est l'une des vertus de la pensée et de la civilisation françaises — n'ont en rien altéré votre sensibilité particulière, votre propre compréhension de l'humanité et de la nature, votre goût national. Comme vos Arts et votre Musique, votre Littérature est bien de chez vous.

Dans un instant, nous pourrons en avoir l'heureuse impression renouvelée, lorsque nous goûterons le plaisir d'entendre de beaux poèmes arméniens, dits par de remarquables artistes, parmi lesquels j'ai plaisir à saluer Madame Segond-Weber, si parfaitement dévouée à la Poésie et aux poètes, depuis le jour où, près d'ici, sur le théâtre de l'Odéon, toute jeune fille, elle eut — comme vingt-cinq ans plus tôt, Sarah Bernhardt dans *Le Passant* — un début vraiment triomphal dans *Les Jacobites,* du même auteur : François Coppée.

Pour terminer, je suis bien sûr d'être l'interprète du sentiment unanime en adressant un hommage à l'habituel organisateur des cérémonies de ce caractère, au noble poète Archag Tchobanian, à son œuvre émouvante, toute entière inspirée par l'amour de sa

Patrie, trop souvent démembrée, écartelée, ensanglantée. Pour lui, l'action a toujours été la sœur du rêve.

Mes derniers mots seront pour saluer l'Arménie avec autant de respect que d'espoir et de confiance en son avenir.

Par son inaltérable foi en elle-même, elle a survécu aux pires épreuves, parce qu'elle a su garder son âme intacte.

Quelqu'un a écrit : « Le pire malheur pour un noble peuple en péril est le découragement ». Comme notre Alsace et notre Lorraine, l'Arménie n'a jamais perdu courage. Aussi a-t-elle duré et durera-t-elle éternellement.

On a dit aussi : « Un peuple qui ne veut pas mourir ne meurt pas ». Cela n'est vrai que pour les peuples auxquels leur humanité, leur droiture, leur respect de l'indépendance des autres Nations donnent le droit de subsister.

Mais, pas plus que les individus malhonnêtes, les peuples féroces, fous d'orgueil et pillards, ne vivent longtemps par la force brutale. Les Empires artificiellement et malhonnêtement grossis finissent toujours par succomber tragiquement au milieu de l'exécration et du mépris universel.

■

LA MISSION HISTORIQUE DU PEUPLE ARMENIEN

Discours de M. René GROUSSET

Ce n'est pas sans quelque effroi que je songe à l'histoire de l'Arménie en pensant que s'il fallait remplir correctement ma tâche, il faudrait développer ici toute la question d'Orient.

Qu'est-ce, en effet, que la question d'Orient, sinon l'histoire des rapports de l'Asie avec l'Europe ? Et qu'est-ce que le peuple arménien, sinon l'avant-garde de l'Europe en Asie ?

Les théories racistes, que, pendant quatre ans, on a cherché à nous imposer, rendaient hommage, non sans quelques restrictions, au peuple arménien, en reconnaissant son aryanisme .

Il s'agit, en réalité, d'un terme éminemment impropre, car si la langue des fils de Haïk venus des pays thraco-phrygiens appartenait incontestablement, par son armature, au groupe des langues indo-européennes, il s'agit ici d'une langue propre, totalement indépendante de l'indo-iranien.

Mais, en vérité, c'est dans un passé beaucoup plus lointain encore que le peuple arménien plonge ses racines en terre haïkane.

Je songe ici au beau livre encore inédit du regretté Adontz sur l'histoire de l'Ourartou, dont j'ai eu le privilège de parcourir les bonnes feuilles.

Je songe aussi aux découvertes archéologiques

toutes récentes faites par les savants de l'Arménie soviétique, découvertes archéologiques qui corroborent nettement cette théorie.

De cette théorie, voici l'essentiel :

Lorsque les fils de Haïk, aux environs de l'an 600 avant J.-C., sont venus s'installer dans l'antique Ourartou, ils y ont trouvé une civilisation urbaine qu'ils ont adoptée et adaptée, une population à laquelle ils se sont profondément mêlés. Le peuple arménien ne descend pas seulement des tribus indo-européennes de rameau thraco-phrygien ; il descend également de la vieille civilisation de l'Ourartou qu'il peut revendiquer pour sienne et dont il a le droit d'être fier.

C'est un phénomène analogue qui s'est passé pour le peuple grec à l'égard des civilisations égéennes préhelléniques et pour le peuple iranien par rapport à la civilisation d'Assour et de l'Elam.

En dépit du racisme, il existe, en effet une loi historique que l'on peut déterminer ainsi : les populations de langue indo-européenne descendues de la région entre la Baltique et le Pont Euxin ne donnèrent leur floraison que là où elles purent se greffer sur les civilisations antérieures du monde méditerranéen ou de la Mésopotamie.

L'alliage ainsi formé de la civilisation de l'Ourartou et des éléments indo-européens proprement arméniens a donné un métal si solide que nul depuis n'a réussi à le dissocier, non pas même l'influence de la civilisation iranienne, si considérable pourtant par les emprunts que lui a faits l'Arménie dans le domaine de la mythologie et des institutions féodales. L'Arménie a d'ailleurs eu à choisir très tôt entre

l'Iran et le monde gréco-romain, c'est-à-dire entre l'Orient et l'Occident.

C'est l'époque de Tigrane le Grand. Il n'est pas de héros plus méconnu. Les Romains ont voulu voir en lui Darius ou Xerxès, parce qu'il leur plaisait d'avoir, en lui, vaincu Xerxès et Darius. En réalité, le véritable Xerxès, c'est Mithridate le Grand, Achéménide authentique, qui a cherché à rejeter les Romains loin des rives d'Asie. Tigrane, au contraire, quand le sort de l'Arménie a été vraiment en jeu, s'est nettement désolidarisé à temps d'avec Mithridate pour substituer à l'alliance pontique l'alliance romaine. On peut dire que l'alliance romaine, c'est le testament de Tigrane. Nous trouvons les Arméniens aux côtés de Crassus et d'Antoine contre l'Empire parthe ; aux côtés de l'empereur Julien contre les Perses Sassanides.

De cette fidélité, les Arméniens ont été bien mal récompensés, puisque en 390 de notre ère l'empereur Théodose a livré les quatre cinquièmes de l'Arménie aux Perses. Pour la première fois l'Arménie a été trahie par l'Occident. Mais elle ne s'abandonna point. Précisément, un siècle environ auparavant, vers 301, dit la chronologie courante, vers 288, rectifie Adontz, le roi Tiridate III, écoutant les conseils de saint Grégoire l'Illuminateur, a adopté le christianisme; date décisive et cruciale pour l'Arménie, date lourde de conséquences, de gloire et de périls : l'Arménie acceptait désormais d'être l'avant-garde, la sentinelle avancée de l'Europe sur cette citadelle de montagnes qui s'avance comme une proue, comme un bastion dressé aux marches de l'Asie, bastion qui sera battu

par toutes les invasions du sud et de l'est.

Pendant sept cents ans, le bastion arménien résistera à toutes les attaques. Ce n'est que vers 1064 que la citadelle arménienne finira par s'effondrer sous les assauts de la vague turque, mais c'est qu'elle aura été, au préalable, sapée de l'intérieur par la politique byzantine.

Voici donc l'Arménie alliée de Byzance pour défendre la chrétienté contre le monde sassanide, puis contre l'Islam.

Car les Arméniens ne devaient pas moins se défendre de Byzance elle-même, qui, pendant des siècles, ne cessera de vouloir les dénationaliser. Pour conserver leur art, leur culture, leur nationalité, ils se donneront tout de suite un alphabet particulier, œuvre de l'illustre Mesrop Machtotz, dont, en 1936, les chefs de la colonie arménienne, Mgr Hovsépian, M. Archag Tchobanian, le regretté Adontz, célébraient, ici même, le quinzième centenaire.

Pendant ce temps, contre les envahisseurs asiatiques, la résistance arménienne se poursuivait. C'est au milieu du Ve siècle de notre ère, au moment où Francs et Gallo-Romains repoussent, aux champs Catalauniques, l'invasion d'Attila, qu'a lieu l'épopée mamikonienne, la geste de Vardan Mamikonian. Le sang des martyrs d'Avaraïr n'a pas été versé en vain puisque, trente ans plus tard, un des neveux de Vardan — Vahan — réussit à faire reconnaître par le roi de Perse l'autonomie religieuse et culturelle de l'Arménie.

Puis encore des dates : c'est au moment où notre Charles-Martel repousse, à Poitiers, les Sarrazins

d'Espagne, que les grands nakharars : les Mamikonians, les Kamsarakans, les Ardzrounis, mettent tout en œuvre pour repousser les Musulmans. A travers les « rezzous » et les massacres, l'obstination arménienne finit par triompher. En 886, les califes de Bagdad, renonçant à soumettre l'Arménie, restaurent, de leurs propres mains, le vieux trône des rois haïkans. C'est l'avènement de la dynastie des Bagratides, qui dure jusqu'en 1045, et même jusqu'en 1064, si nous tenons compte du royaume de Kars.

Ce que furent ces grands siècles au point de vue de la littérature, je laisserai au maître Archag Tchobanian le soin de vous le redire. Pour ce qu'ils furent au point de vue artistique, je me permets de vous renvoyer à mon ami Baltrusaïtis qui, à propos du développement de l'ogive en Arménie, a montré ce que nos cathédrales d'Occident doivent aux sanctuaires du Chirak, de la Siounie, du Vaspourakan.

La civilisation arménienne est alors une grande civilisation. L'Arménie est un des grands Etats de la chrétienté. La race arménienne déborde ses frontières puisque plusieurs de ses fils sont montés sur le trône de Byzance pour fournir à celle-ci quelques-uns des plus grands règnes de l'histoire du vieil Empire : un Basile Ier, fondateur de la dynastie dite « macédonienne »; un Jean Tzimiscès, le héros de l'épopée byzantine. Mais Byzance se montre plus ingrate encore à l'égard de l'Arménie. A partir de 1020, Basile II met en œuvre toutes les ressources de sa diplomatie pour l'annexion, province par province, de Haïastan.

En 1022, annexion du royaume des Ardzrouni du Vaspourakan. En 1045, annexion du royaume Bagratide d'Ani. En 1064, annexion du royaume de Kars. Et il ne s'agissait malheureusement pas seulement de la terre, mais d'une politique de désarmement et de désarménisation poursuivie par tous les gouvernements de Byzance. Cette politique néfaste employa tous les moyens : les vieilles milices arméniennes qui, toujours, avaient fait reculer l'ennemi, sont dissoutes ; les familles militaires de nakharars sont déportées jusqu'en Bulgarie.

L'Arménie fut vidée de sa substance. A partir de 1064, le peuple le plus belliqueux de l'Asie Antérieure, sans véritable résistance de la part des généraux byzantins, fut privé de ses armes et livré aux Turcs.

L'Arménie, une fois de plus livrée et trahie, va-t-elle se renoncer ? Pas plus en 1064 qu'en 390. Dans les remous de peuples qui séparent la débâcle byzantine de l'occupation turque, une pléiade de princes venus des régions d'Ani, de Kars, même de la Siounie et accompagnés par la robuste paysannerie haïkane, va fonder de nouvelles seigneuries dans les nids d'aigles de l'anti-Taurus cilicien autour de Bardzr-Bert, de Lampron et de Sis, d'où, dans le courant du XIIe siècle, les Arméniens descendront pour enlever aux Byzantins les belles villes de la plaine cilicienne : Tarse, Missis et Adana. Une nouvelle Arménie, qui durera, avec ses deux dynasties successives des Roupeniens (1080 à 1226) et des Hethoumiens et Lusignans (1226 à 1375).

Et voici qu'au secours de cette nouvelle Arménie cilicienne arrivent les Francs. Dès 1098, les barons

de la première Croisade pénètrent en Cilicie et, tout de suite, contractent avec les Arméniens une alliance qui devait durer autant que l'Orient latin.

Ce que fut la collaboration franco-arménienne, nous en avons une idée par les récits de nos chroniqueurs et des chroniqueurs arméniens des Croisades.

Un geste symbolique est celui du légat pontifical qui, en 1198, dans la cathédrale de Sis, restaure le trône d'Arménie en faveur d'un des plus grands rois de la dynastie roupénienne : Léon II le Grand. A ce moment, la pénétration des deux cultures est complète. Rois et princes francs s'unissent sur un pied de complète égalité avec les rois d'Arménie par des liens matrimoniaux incessamment renouvelés.

C'est ainsi que l'institution de la chevalerie est adoptée de plain-pied par la cour d'Arménie. Dans le cartulaire d'Arménie, le latin et le français sont admis comme langues officielles à côté de la langue haïkane ; nos vieilles assises d'Antioche traduites en arménien par le connétable Sembad. Sans compter que, dans les vieilles familles franques princières d'Edesse, d'Antioche, de Jérusalem et de Chypre, les mariages sont, comme nous le disions, renouvelés presque à chaque génération avec des princesses arméniennes et ce sont des princesses franques qui montent à tout instant sur le trône de Sis. De sorte que, finalement, ce seront des dynasties à demi-arméniennes qui règneront sur tous les trônes de l'Orient latin, comme ce sera une dynastie à moitié franque qui règnera sur le trône d'Arménie. N'oublions pas, du reste, que le plus grand politique de l'histoire des Croisades, le seul qui ait vraiment pensé

La Croisade, est le roi Hétoum le Grand. C'est lui qui, le premier et le seul, a eu l'idée d'une politique hardie qui, renversant les valeurs, pouvait bouleverser contre l'Islam les données de la question d'Orient.

C'était l'époque où notre saint Louis avait pu perdre l'espoir de restaurer dans son intégrité le royaume de Jérusalem.

Mais c'était l'époque aussi où Gengiskhan, ses fils et ses petits-fils venaient de conquérir les trois quarts de l'Asie, d'abattre l'empire musulman des shahs de Perse de Khwarezem. Or, les Mongols se révélaient partout comme les ennemis de l'Islam. Ne pourrait-on pas profiter de leurs dispositions à cet égard pour s'en faire des alliés ? Ne pourrait-on mettre l'énorme force mongole au service de la chrétienté, des Croisades, de l'Arménisme et de l'Orient latin contre les sultans Ayoubides, Mamelouks ? Et voilà pourquoi, en 1254, le grand roi Héthoum partit vers la capitale du grand khan au fond de la Mongolie.

Ce qui se dit, nous le savons par les événements qui suivirent. En 1258, le prince mongol Gengiskhan Ulégu, frère du grand khan, envahit l'Irak, prit Bagdad et détruisit le califat abbasside. En 1260, son lieutenant, le Mongol chrétien Kitbouga, accompagné du roi Hétoum, s'empare d'Alep et de Damas, les cités musulmanes que n'avait pu conquérir aucune croisade et rendit au culte chrétien les antiques basiliques depuis dix siècles transformées en mosquées.

Si la politique du roi Hétoum avait été suivie jusqu'au bout, il n'est pas douteux que Jérusalem délivrée serait retournée à la chrétienté.

Mais ici intervient la politique mesquine des barons

d'Acre, qui, prenant peur de la « barbarie » mongole, préférèrent, contre leurs défenseurs naturels, conclure une alliance contre nature avec les mamelouks. Le résultat de cette belle politique « munichoise » fut que, dans les dix ans, les Mamelouks, vainqueurs, se retournèrent contre les Croisés et que, en 1291, Saint-Jean-d'Acre, la dernière place des Francs en Syrie, fut conquis par les sultans d'Egypte. Lorsque le dernier chevalier se fut rembarqué, en 1291, pour l'Europe, la principauté arménienne de Cilicie resta donc seule exposée à toutes les attaques des ennemis de la chrétienté. Mais, bénéficiant aussi d'une situation incomparable, à défaut du port de Saint-Jean-d'Acre, c'est le port arméno-cilicien d'Aïas-Lapazzo qui fut désormais le grand débarcadère de la chrétienté en terre d'Asie. C'est de ce port arménien d'Aïas qu'et parti Marco Polo en 1271 pour son grand voyage en Mongolie.

L'Arménie s'était jusqu'au bout compromise à fond pour lutter au nom de la chrétienté contre l'Islam. En 1375, le dernier roi d'Arménie, Léon VI de Lusignan, après avoir jusqu'au bout héroïquement défendu Sis, fut capturé par les Mamelouks; il devait, quelques années après, venir mourir tristement à Paris (1393). Comme vous le voyez, lourdes ont été, au cours de l'Histoire, les responsabilités de l'Occident à l'égard de l'Arménie.

Ces responsabilités ont été plus lourdes encore au cours du XIXe siècle, ainsi que l'ont rappelé avec indignation les voix éloquentes d'Anatole France, de Denys Cochin, d'Albert Vandal, de Jaurès, de Victor Bérard, de Clemenceau et de Georges Lecomte. L'Ar-

ménie tendait, désespérante ses bras vers l'Occident, pareille à la tragique figure du passeur d'eau d'Emile Verhaeren.

L'Europe vint enfin à l'Arménie, mais du Nord, par la route du Caucase, sous l'aspect de la Russie des Tzars.

Je connais les griefs des Arméniens contre le régime tzariste, qui a, trop souvent, fait obstacle à la langue haïkane et tracassé les libéraux et les démocrates de la jeunesse arménienne ; car, en Russie comme dans l'émigration, cette jeunesse généreuse, en ces années cruciales du XIXe siècle finissant, se soulevait partout contre le despotisme.

Mais voici qu'une Russie nouvelle a surgi, dont la Charte fondamentale repose sur le respect de toutes les langues, de toutes les races, de toutes les nationalités.

Désormais, l'Arménie est sauvée dans sa langue et dans son individualité nationale et associée à la grande Fédération des peuples libres.

Je n'en veux pour témoignage que les noms des combattants arméniens que nous voyons figurer dans les bulletins de guerre de nos alliés russes et qu'à l'heure où nous attendons de minute en minute les cloches de la victoire commune, je vous demande d'applaudir avec moi.

■

LA POESIE ET LA MUSIQUE ARMÉNIENNES

DISCOURS DE M. Archag TCHOBANIAN

Avant de vous présenter un aperçu de la poésie et de la musique arméniennes, je me fais un devoir de remercier, au nom de la Société des gens de lettres arméniens, qui a pris l'initiative de ce Festival, M. René Capitant, Ministre de l'Education Nationale, qui a bien voulu nous accorder son haut patronage et M. le professeur Roussy, recteur de l'Université de Paris, qui a mis à notre disposition le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, ce temple de la pensée française, où déjà à plusieurs reprises des hommages solennels ont été rendus à la nation, à la cause, à la culture arméniennes. M. Roussy nous a non seulement accordé sa présidence d'honneur, mais nous a envoyé un noble message qui vient d'être lu. Je remercie chaleureusement M. Georges Lecomte, l'éminent écrivain, membre de l'Académie française, le vénéré Président de la Société des Gens de Lettres de France, d'avoir eu la bonté d'assumer, malgré son état de santé qui lui impose un repos absolu, la presidence effective de ce Festival et du généreux discours qu'il a prononcé et qui est allé droit au cœur de tous les Arméniens ici présents. Je remercie bien vivement M. René Grousset, l'historien de grand talent et de grande érudition qui, dans son ouvrage monumental sur les Croisades a magistralement mis en lumière la part importante prise à cette épopée par le royaume arménien de Cilicie et qui a fait tout à l'heure un si lumineux et pénétrant exposé du rôle historique du peuple arménien,

Je remercie Mme Segond-Weber, l'illustre tragédienne qui a tant de fois prouvé sa cordiale sympathie pour notre peuple en accordant le concours de son magnifique talent à nos manifestations artistiques, patriotiques ou humanitaires, d'avoir bien voulu nous promettre encore une fois son assistance. Malheureusement, elle nous a fait

savoir au dernier moment qu'elle ne pourra pas, étant très malade, tenir sa promesse. Je remercie profondément Mlle Jeanne Boitel, la charmante et vaillante artiste de l'Odéon, de la précieuse collaboration qu'elle a la bonté d'accorder à notre Festival d'aujourd'hui.

Je remercie les musiciens du quatuor Krettly, ainsi que tous les artistes arméniens, du concours de leurs beaux talents qu'ils ont bien voulu apporter à notre effort de propagande culturelle; et je remercie enfin les personnalités arméniennes qui ont accepté de faire partie du Comité d'organisation de ce Festival et nous ont aidés dans cette œuvre.

Nous avons décidé de remettre la recette de cette matinée à M. le Recteur Roussy pour être affectée aux œuvres en faveur des étudiants de l'Université de Paris. Notre culture nationale est plus vieille que celle de la France, mais notre peuple, qui eut jadis ses jours de puissance et de gloire, étant resté pendant des siècles dépossédé de son indépendance politique, la servitude sous le joug de maîtres durs et ignorants avait fait tomber en décadence sa culture nationale ; dans la deuxième moitié du 19e siècle, et au début du 20e, les protagonistes intellectuels de notre nation, en particulier ceux des régions occidentales de l'Arménie ainsi que ceux de Constantinople et de certaines localités de l'Asie Mineure, ont effectué une belle renaissance de notre littérature en profitant des leçons des grands écrivains européens, notamment des écrivains français.

L'élite de la jeunesse de l'Arménie occidentale est venue de préférence faire ses études universitaires à Paris et dans quelques autres villes de France. Toute une pléïade de personnalités arméniennes marquantes, poètes, écrivains, savants, artistes, hommes politiques, qui ont joué un grand rôle dans la vie intellectuelle et nationale de notre peuple, se sont formées dans les Facultés françaises. C'est donc une dette de gratitude envers la noble et humaine culture française dont nous nous acquittons encore une fois par ce modeste présent fait à l'œuvre d'entr'aide des étudiants de l'Université de Paris.

×

De la musique arménienne, dont plusieurs pages typiques vont être interprétées tout à l'heure, je ne dirai que quelques mots.

Les Arméniens ont de tous temps donné, dans leur propre pays, et dans diverses contrées d'Orient, des musiciens de valeur, compositeurs ou exécutants, ainsi que des architectes, des décorateurs, des orfèvres.

Le premier opéra-comique turc, **Léblébidji Horhor Agha,** qui a eu un très grand succès dans tout l'Orient et dans les pays balkaniques, a été composé par deux Arméniens, dont l'un a rédigé le livret et dont l'autre, Dikran Tchouhadjian, qui avait fait ses études en Italie, a composé la musique.

En Russie, l'Arménien Spendiaroff, disciple et camarade de Rimski-Korsakoff, produisait à Moscou des œuvres musicales remarquables, mais n'était connu et apprécié dans toute la Russie que comme musicien russe.

Les productions de Tchouhadjian comme de Spendiaroff, si elles constituaient de nouvelles preuves des capacités artistiques de la race arménienne, n'avaient rien de spécifiquement arménien, Tchouhadjian était un disciple de la musique italienne et française et utilisait des motifs orientaux. Spendiaroff faisait de la musique russe sur des motifs populaires tartares de Crimée ou sur des motifs inventés par lui-même.

La vraie musique arménienne n'existait que dans nos chants populaires et dans une partie de nos chants liturgiques. Nos chants liturgiques avaient subi en divers pays des influences étrangères; nos chants populaires eux-mêmes les avaient subies parfois. C'est un Arménien de génie, natif de Kutahia (Asie Mineure), dont les habitants arméniens sont les auteurs des magnifiques faïences de cette ville turque, c'est le Révérend Père Komitas qui, devenu membre de la Congrégation d'Etchmiadzin, puis ayant fait de sérieuses études musicales en Europe, a retrouvé, délimité, formulé le vrai style musical arménien. Il a recueilli de la bouche du peuple des centaines de chants rustiques, parmi ceux qu'il jugeait ayant un caractère arménien authentique. Il a épuré des influences étrangères un certain nombre de nos mélodies liturgiques, en se basant sur les traits dominants de notre musique populaire. Il a harmonisé un grand nombre de nos chants populaires et de nos chants lithurgiques, ainsi que toute la Messe arménienne. en prenant soin de maintenir intact dans l'harmonisation le caractère ethnique des mélodies.

C'est à Paris qu'il a donné, en 1906, le premier festival de musique arménienne, qui a eu un très grand succès, car il révélait toute une esthétique nationale restée inconnue. Voici ce qu'à ce sujet écrivait dans le **Mercure Musical** le bien regretté Louis Laloy, secrétaire général du Théâtre National de l'Opéra, un des grands critiques musicaux de Paris :

« ...Ce concert a été une révélation et un émerveillement. Aucun de nous, je crois, sauf de très rares initiés, ne pouvait soupçonner les beautés de cet art qui n'est en réalité ni européen ni oriental, mais possède un caractère unique au monde de douceur gracieuse, d'émotion pénétrante et de tendresse noble. Des mélodies aux inflexions délicates et cependant précises, des rythmes souples et vivants, une musique qui vient toute du cœur et coule comme une eau fraîche, transparente et lumineuse. Il y a du soleil en ces chants, mais non pas le soleil dévorateur des déserts d'Arabie et de la Perse; une clarté dorée, toute céleste, dont l'ardeur est une caresse à la blancheur des cimes, au vert des forêts et aux reflets des ruisseaux murmurants. Peut-être n'ont-ils pas tort, ceux qui placent en Arménie, au pied du mont Ararat, le Paradis terrestre.

...Ce sont des chants d'amour mélancoliques et passionnés comme en tous les pays du monde, mais avec une nuance particulière d'émotion tendre devant la beauté. Des chansons de travail, longs cris d'appel aux riches modulations, faits pour retentir d'une montagne à l'autre et exciter au travail le bœuf aimé, le frère, l'ami, presque le confident du laboureur arménien. Et encore des complaintes, où s'exhale librement toute la tristesse de l'abandon ou de l'exil...

« Les chants liturgiques, tout populaires aussi, n'ont rien de ce respect un peu craintif qui retient toujours le chant grégorien même en ses moments d'espoir et de confiance; ce sont les effusions d'une âme qui s'ouvre toute à son Dieu et lui livre, en un élan d'amour, toutes ses pensées et sa vie entière; on y sent vibrer une foi ardente et mystique qui atteint sans effort les sommets de l'extase réservés, en notre Occident, à de rares élus.

« Enfin, les danses n'ont pas notre précipitation ni nos duretés rythmiques; tantôt graves et religieuses, tantôt douces comme un chant d'amour, ou légères d'une joie

innocente, elles sont toujours profondément expressives, véritable musique des beaux corps harmonieux et libres. »

C'est à Paris, quelques mois après ce festival, que parut le premier recueil musical du Père Komitas, contenant douze chants populaires arméniens recueillis et harmonisés par lui. Plus tard il a encore publié, lorsqu'il se trouvait à Constantinople, deux autres recueils analogues. Pendant la guerre de 1914, avec tout un groupe d'écrivains, d'artistes, de professeurs et d'ecclésiastiques arméniens qui résidaient à Constantinople et qui appartenaient à l'élite de notre nation, il fut par ordre du gouvernement turc, déporté en Asie Mineure, et les horreurs auquelles il assista pendant ce sinistre voyage, lui firent perdre la raison. On l'a envoyé à Paris après la guerre: nous l'avons placé à l'Hospice de Ville-Evrard, ensuite à l'asile de Villejuif, où l'on n'a pu le guérir de son délire chronique. Il mourut après avoir vécu pendant quatorze ans comme une ombre de lui-même. Nous avons fait venir de Constantinople ses manuscrits, nous avons publié plusieurs séries de chants populaires, une suite d'airs de de danse, recueillis et harmonisés par lui, ainsi que la Messe arménienne arrangée par lui pour chorale polyphonique.

Nous avons prié le gouvernement de l'Arménie soviétique d'accueilir le corps de ce grand artiste et patriote arménien et de lui permettre de prendre son repos éternel dans la terre même de sa patrie. Le gouvernement accorda le meilleur accueil à notre requête. Nous avons envoyé à Batoum le corps du grand musicien et le gouvernement lui fit à Erivan de solennelles obsèques nationales.

Le Père Komitas avait encore d'autres projets qu'il n'a pu réaliser. Il voulait composer un opéra sur le poème **Anouche** de Toumanian, ainsi que des symphonies, des sonates basées sur le style musical arménien.

Les circonstances douloureuses qui paralysèrent ses facultés dans la dernière période de sa vie l'ont empêché de réaliser tout son programme. Ce qu'il n'a pu faire, d'autres musiciens l'ont fait dans l'Arménie soviétique, ainsi que dans les colonies arméniennes établies à l'étranger.

Dans les pays étrangers se sont révélés les compositeurs V. Sevadjian (qui, mort récemment, était aussi un magni-

que poète), Diran Alexanian, Stéphan Elmas, Ara Bartévian, Kourkèn Alemchah, Onnik Berbérian qui, sauf Elmas, ont produit leurs œuvres musicales à Paris, Wartan Sarxian, à Bruxelles, Parsegh Ganatchian, Hampartzoum Berbérian, au Liban, Krikor Suni, Mehrabian, V. Servantzdiantz, à New-York.

Quelques-uns de ces compositeurs ont utilisé parfois dans leurs créations musicales des motifs arméniens, mais le plus souvent ils ont produit une musique européenne qui est intéressante par le talent personnel de chacun d'eux.

C'est à Erivan que la musique symphonique vraiment arménienne a trouvé son plein développement. Spendiaroff est venu s'établir à Erivan, il a restitué à son nom sa forme orgininelle arménienne Spendiarian, et il y a composé **Almasd**, le premier opéra basé sur des motifs populaires arméniens. Il a composé aussi des morceaux pour orchestre, comme la **Suite d'Erivan**. Peu après, Armen Tigranian fit représenter à l'Opéra d'Erivan son œuvre composée sur un livret tiré du poème **Anouche** de Toumanian. L'exemple de ces deux compositeurs fut suivi par d'autres musiciens, Anouchavan, Ter-Ghévontian, Haro Stépanian, Khatchatrian, Aïvazian, etc., et une douzaine d'œuvres ont déjà été représentées sur la scène de l'Opéra d'Erivan. D'autres musiciens ont composé des morceaux pour piano, comme Barkhoudarian, Nicolas Tigranian, pour quatuor, pour orchestre.

En même temps, quelques-uns des musiciens arméniens d'Erivan se sont établis à Moscou et ont acquis par leur talent une grande renommée dans toute l'Union Soviétique, comme le compositeur Khatchatrian et le chef d'orchestre Mélik-Pachaew.

×

La poésie, avec l'architecture, la sculpture décorative, l'enluminure, ainsi que la musique liturgique et populaire, est une des branches les plus riches, les plus puissantes et les plus originales de notre culture nationale et constitue l'apport le plus important de notre peuple à l'œuvre de la culture universelle.

De la poésie orale, qui a fleuri dans l'Arménie païenne avant la conversion officielle de notre peuple au christianisme et avant l'invention de l'écriture arménienne qui

eut lieu au Ve siècle de l'ère chrétienne, il ne nous est parvenu que quelques fragments cités par Moïse de Khorène dans son « Histoire d'Arménie » ou utilisés par le même auteur dans les deux premiers livres de son ouvrage. C'est une poésie mystique, héroïque ou romanesque, d'une inspiration lumineuse et forte et qui a de grandes beautés.

A partir du Ve siècle jusqu'au début du XIII, se développe dans notre pays une poésie en arménien classique, très abondante, et qui est d'inspiration religieuse ou didactique, ou bien est consacrée à des récits historiques.

C'est une poésie grave, hiératique, dont les pages les plus fortes sont d'une grande élévation de pensée mystique et d'une magnifique beauté de forme. Dans toutes les productions de cette période — hymnes d'église, prières versifiées, méditations ou effusions mystiques, poèmes gnomiques, cantilènes historiques, etc. —, prédomine l'esprit chrétien ; c'est là un lyrisme frère du lyrisme chrétien de Rome, d'Athènes, de Byzance, d'Antioche aux mêmes époques. L'élément ethnique et le coloris oriental y sont parfois accentués dans la manière de sentir et surtout dans les modes d'expression.

Le plus grand des poètes mystiques de cette longue période, c'est Grégoire de Narek, qui a produit une œuvre lyrique, en prose rythmée et en vers libres, où la profondeur du sentiment et la puissance d'une imagination visionnaire égalent l'étrange et audacieuse originalité de la forme. Nous trouvons dans une de ses prières le cri sublime d'amour mystique que sainte Thérèse devait élever six siècles plus tard dans son célèbre sonnet : « Ce n'est point pour ses faveurs que je m'efforce à fléchir le Seigneur, mais parce que je le regarde comme la vie elle-même, comme la véritable respiration, sans quoi il est impossible de se mouvoir, de marcher. Ce n'est pas le nœud de l'espoir qui m'attire vers lui, c'est le lien de l'amour. Ce n'est pas le repos et la félicité éternelle que je demande, c'est la face de celui qui nous les a préparés que j'aspire à voir. Ce n'est pas le festin de la demeure nuptiale, c'est l'amour de l'Epoux qui me fait languir. »

Un autre grand poète de cette période, qui a été aussi un des plus grands compositeurs de notre musique liturgique, c'est Nersès le Gracieux, chef suprême de l'Eglise

Arménienne au XIIe siècle, à l'époque où le royaume fondé par les Arméniens en Cilicie assista les Croisés dans leurs luttes contre les Sarrasins. Nersès a rédigé un grand nombre des plus beaux hymnes de la liturgie armémienne, dont il a composé aussi la musique en utilisant des motifs tirés de nos vieux chants populaires.

Au XIIIe siècle commence à fleurir un lyrisme nouveau, en arménien vulgaire, un lyrisme développé par les poètes populaires et par des poètes savants s'inspirant de la Muse populaire. Cette poésie qui s'est épanouïe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, est plus libre, plus familière, plus spontanée et plus diverse que celle de la période précédente. Elle exprime aussi bien les choses de la vie terrestre que celles de l'Au-delà, elle interprète aussi bien les élans du cœur et les ardeurs de la chair que les aspirations de l'âme, elle mêle des éléments profanes, voir même des vestiges du vieux paganisme, à l'esprit chrétien, qui y règne toujours, mais dans une forme plus sereine, plus ingénue.Elle est bien plus orientale de couleur et d'accent, étant dominée par la note ethnique, par le coloris local folklorique, par le cri personnel. Les poèmes qui nous sont parvenus de cette période sont *ce qu'il y a de plus savoureusement original, de plus profondément* arménien dans notre poésie ancienne.

Un des plus grands poètes de cette période, celui qui ne nous est connu que sous le pseudonyme de Frik, et qui vécut sous la domination des Seldjoukides et des Tartares qui avaient envahi l'Arménie nous a laissé, avec de fort belles poésies d'un mysticisme parfois douloureux et parfois lumineux et suave, un poème étrange, où, avec une hardiesse de pensée rare à son époque, il élève vers Dieu une protestation véhémente au sujet des injustices dominant dans le monde :

...Régénérés par le saint Baptême,
Nous adorons la Sainte Croix,
Nous confessons la Sainte Vierge
Marie, mère de Dieu,
Nous croyons à la Divinité triple et une,
Au Père, au Fils et au Saint-Esprit,
Mais nous sommes livrés aux infidèles
Qui mènent en captivité des milliers d'entre nous,

Démolissent nos saintes églises
Et élèvent des mosquées à leur place.
Que des femmes sont par eux rendues veuves,
Et combien d'enfants orphelins !
Que de sang ils ont versé sur terre !
Que de crimes ils ont commis !
Jusqu'à quand nous tortureront-ils en ce monde ?
Jusqu'à quand nous opprimeront-ils impudemment ?
Et tu permets que tout cela soit fait ?
Et tu nous délaisses dans nos souffrances !

Laissons maintenant toutes ces plaintes
Au sujet de ma nation !
Est-ce bien encore par ton ordre,
O juge équitable,
Que l'un ne vit que dix ans,
L'autre plus de cent ans,
D'autres n'atteignent même pas l'âge de dix ans
Et meurent n'ayant que deux ou trois mois ?
L'un n'a qu'un fils unique
Et il le perd en bas âge ;
L'autre a plusieurs enfants
Auxquels aucun mal n'arrive jamais,
...La jeune fille meurt dans la fleur de l'âge
Et la vieille édentée vit toujours.
Pourquoi tout cela advient-il ainsi,
Et qui a ordonné tout cela ?
L'un est gentilhomme de naissance,
L'autre naît mendiant.
L'un possède mille chevaux et mulets,
L'autre n'a même pas un chevreau ou une brebis.
... L'un s'habille de satin et d'étoffes cramoisies,
L'autre manque de chemise.
L'un réussit en faisant le mal,
L'autre échoue en faisant le bien.
L'un s'enrichit en pillant les autres,
L'autre devient pauvre en perdant ce qu'il a ;
L'un possède une force extraordinaire,
L'autre est faible et pusillanime.
L'un, tout harnaché et cuirassé,
Monte avec orgueil un coursier fougueux ;
L'autre, pieds nus et sans culotte,

Fuit à la vue d'un simple fantassin.
Le fort arrive avec furie
Et sans pitié coupe la gorge au faible,
Il lui enlève sa femme et ses enfants,
Et les emmène pour toujours.
Les princes que tu as mis à la tête des peuples
Sont pareils à des loups
Mis à la tête de moutons ou de lapins
Ou bien à des lions à la tête d'un troupeau.
Seigneur, est-ce bien cela que tu as voulu ?
Tu as donc voulu qu'il y ait des grands et des petits,
Et que les fortunés se pavanent partout
Et que les malchanceux aient le cœur déchiré ?

Il nous est parvenu de cette même période, à côté des belles pages lyriques de Constantin d'Erzenka, de Grégoire d'Akhtamar, de Hovhannès de Teikouran, de Frik déjà nommé et de quelques autres, deux séries de poèmes particulièrement originaux ; ce sont les odelettes d'amour, les chants d'émigré et les poèmes didactiques attribués au grand trouvère Nahahed Koutchak et les nombreuses variantes des divers chapitres de l'épopée populaire de **David et Mher.** Les odelettes de Koutchak, lorsque j'en ai donné une traduction partielle dans mon recueil « Les Trouvères Arméniens », ont trouvé le plus chaleureux accueil en France, ainsi qu'en Russie où le poète Valéri Brussoff dans l'introduction de son anthologie de poésie arménienne leur décerna les plus grands éloges.

Un esprit libre, audacieux domine dans la plupart de ces odelettes, dont la forme, concise et condensée, suprême épanouissement de notre poésie populaire, est d'une spontanéité, d'une vivacité charmante, d'un coloris tout oriental et d'un cachet profondément arménien.

Gabriel Mourcy, dans une conférence sur la poésie et l'art arménien, disait : « Vous vous plairez à ces courts poèmes amoureux de Nahahed Koutchak, tout humides de rosée, scintillants de fraîches images, empreints d'un sentiment de la nature vraiment exquis ; vous vous plairez à ces tendres strophes, à ce babillage passionné parmi les gazouillements d'oiseaux, et peut être éprouverez-vous l'impression que j'ai ressentie à les lire, d'un **Intermezzo** oriental, cinq ou six siècles avant celui d'Henri Heine ; elles

n'ont pas la magnificence du Cantique de Salomon, elles sont plus intimes, plus tendrement passionnées. »

L'épopée populaire de David et Mher est également une fort importante production des vieux bardes errants de l'Arménie. Le personnage central de cette série de contes épiques, David de Sassoun, est un modèle d'héroïsme chevaleresque. Il est le patriote arménien qui lutte contre l'envahisseur étranger pour libérer le sol de sa patrie du joug de la tyrannie et qui avant chaque combat crie à l'ennemi de se préparer à la lutte, afin qu'il ne soit pas surpris par une attaque soudaine et imprévue. Quelques années avant la guerre actuelle on a fêté à Erivan, capitale de l'Arménie Soviétique, ainsi que dans les principales colonies arméniennes d'Europe et d'Amérique, le millénaire de cette épopée, et à cette occasion des traductions en russe, en géorgien et dans quelques autres langues de l'Union Soviétique ont paru, et une journée fut consacrée à Moscou ainsi que dans les capitales de Géorgie et d'Azerbaïdjan à célébrer le millénaire de cette épopée populaire arménienne, de même qu'à été célébré à Moscou, à Erivan et dans toutes les capitales soviétiques l'anniversaire du grand et noble poème épique de nos voisins les Géorgiens, **Le Chevalier à la peau de léopard.**

Du XVIIIe siècle jusqu'au milieu de la seconde moitié du XIXe, au couvent de Saint-Lazare, à Venise, quelques membres éminents de la Congrégation des Mekhniharistes ont ressuscité l'arménien classique dans tout son éclat et dans toute sa puissance, par des traductions superbes des chefs-d'œuvres d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Sophocle, de Milton, de Racine, de Corneille, de Fénelon, de Bossuet. Le Père Arsène Bagratouni composa son grand et puissant poème épique sur la légende héroïque de Haïk fondateur et éponyme de notre nation, et le Père Léonce Alichan publia les recueils de ses poèmes, dont quelques-uns sont rédigés dans la langue de nos vieux trouvères, mais dont la plupart sont écrits en arménien classique, recueils dont les pièces capitales font de ce poète un des plus grands de notre nation et un des plus noblement inspirés du lyrisme romantique universel.

A la même époque, c'est-à-dire au milieu du XIXe siècle, fleurissait en Arménie transcaucasienne Khatchatour Abovian, le grand poète et patriote qui par son remar-

quable roman épique *Les blessures de l'Arménie* écrit en arménien moderne et même dans le patois local de son village natal de Kanaker (près d'Erivan) et par ses diverses autres productions empreintes d'une grande originalité de pensée et de forme, fut le fondateur et le premier maître de la littérature des Arméniens du Caucase.

Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe jusqu'à la guerre de 1914, c'est l'épanouissement d'une poésie moderne dans les deux dialectes de la langue actuelle de notre peuple, une poésie encore plus riche, plus libre et plus variée que celle de nos vieux trouvères, poésie divisée en deux grandes branches, celle des Arméniens occidentaux dont les centres intellectuels furent au XIXe siècle et au début du XXe, jusqu'à la guerre de 1914, Constantinople, Smyrne, Venise, Paris, Le Caire, Boston, New-York, ainsi que Van et Kharpout (en Arménie turque), et celle des Arméniens orientaux, dont les centres furent Moscou, Tiflis, Bakou et Etchmiadzin, siège du Patriarcat suprême de l'Eglise nationale d'Arménie. Cette poésie, s'inspirant, chez quelques-uns des protagonistes, du folklore national, subissant, chez d'autres, d'une façon libre et féconde, l'influence des grands lyriques modernes de l'Europe, et en particulier des grands poètes de la France, compte toute une pléiade de figures de premier ordre, dont les œuvres — pages épiques, lyriques, didactiques. mystiques, descriptives, satiriques, réalistes, philosophiques, révolutionnaires, etc.; — interprètent la vie contemporaine de notre peuple, expriment ses souffrances de nation opprimée, ainsi que ses aspirations, ses espérances, ses luttes pour une renaissance. Elles expriment aussi les mystères du cœur humain et ceux de la nature, traitent des sujets religieux ou profanes, des problèmes de psychologie personnelle ou de luttes sociales. Des poètes comme Abovian, Alichan, Béchiktachelian, Tourian, Terzian, Démirdjibachian, Toumanian, Sétian, Tchrakian, Yarjanian, Varoujan, Medzarentz, Térian, pour ne citer que ceux-là parmi nos poètes qui sont morts, ont produit certaines pages qui égalent les plus belles œuvres des grands poètes modernes de l'Europe.

Au lendemain de la guerre de 1914 a commencé un nouveau cycle de la poésie arménienne, dans la République

de l'Arménie soviétique ainsi qu'au sein des communautés arméniennes émigrées dans divers pays d'Europe, en Egypte et aux Etats-Unis. Le territoire de la République d'Erivan n'est constitué que de la moitié de l'Arménie transcaucasienne, mais dans cette région restreinte et importante de notre patrie séculaire, où se trouvent Vagharchapat, qui fut jadis la capitale de nos rois arsacides et Etchmiadzin, siège du chef suprême de l'Eglise arménienne, se sont concentrés une partie des Arméniens du Caucase, ainsi que quelques centaines de milliers d'Arméniens de Turquie réfugiés au Caucase pendant les tragiques événements de 1915 à 1917 et quelques dizaines de milliers d'Arméniens qui de Mésopotamie, de Grèce, de Bulgarie et de France ont été rapatriés depuis vingt ans en Arménie soviétique. Erivan qui avant la guerre de 1914 n'était qu'un bourg habité par une population de 30.000 âmes dont la moitié seulement était composée d'Arméniens, est devenu aujourd'hui une grande ville de 250.000 habitants, dont 240.000 sont des Arméniens. La langue officielle du pays est l'arménien. Le gouvernement est formé d'Arméniens. Un travail fiévreux et fécond de reconstruction s'y poursuit depuis un quart de siècle. Un Musée national très riche, une Bibliothèque nationale, contenant plus de deux millions de livres et brochures, une Université et plusieurs écoles techniques, plusieurs hôpitaux, un Théâtre national, un Opéra, un Conservatoire de musique ont été fondés. De magnifiques édifices, élevés par un architecte de génie, Tamanian, qui a fait revivre sous une forme moderne le style de notre vieille architecture nationale, et dont le chef-d'œuvre est le colossal Opéra d'Erivan, constituent une parure précieuse pour notre patrie ressuscitée. Une industrie nationale a été créée dans le pays, qui prend un développement de plus en plus vaste ; les richesses du sol et du sous-sol sont exploitées par le gouvernement pour le bien de la population. Une poésie nouvelle a fleuri dans cette Arménie renaissante, une poésie sereine, lumineuse, fière, d'esprit aussi bien patriotique que révolutionnaire, une poésie qui chante et exalte le reveil de la patrie.

Le plus grand poète de ce cycle nouveau de la poésie arménienne, c'est Yéghiché Tcharentz, poète vigoureux au souffle épique, le chantre le plus puissant aussi bien de

l'idéal de justice sociale que de la résurrection de la Patrie arménienne.

Autour de Tcharentz on a vu se développer toute une pléiade de poètes de valeur, Hakob Hakobian, Guégham Sarian, Mme Chouchanik Gourghinian, et le plus jeune, Hovhannès Chiraz, Arméniens du Caucase, Norentz, Mahari, Alazan, Soghomon Tarontzi, Azat Vechtouni, Arméniens de Turquie, orphelins de la guerre de 1914, réfugiés au Caucase.

A la même époque, entre les deux guerres, dans les agglomérations d'Arméniens réfugiés en Europe et en Amérique, à côté de grands poètes comme Vahan Tékéian, Constant Zarian, Avétik Issahakian (ce dernier à la veille de la guerre de 1939 s'est rendu à Erivan où il réside et produit actuellement), autour de ces maîtres sont apparus de nombreux jeunes poètes, dont quelques-uns ont un fort beau talent et qui en exprimant les sentiments nostalgiques des émigrés arméniens, les aspirations, les rêves des patriotes forcés de vivre loin de leur pays ancestral, ou bien en interprétant de vastes problèmes humains, en traitant des sujets universels et éternels avec un accent personnel et en une forme où s'affirme le tempérament arménien, contribuent à l'enrichissement de notre poésie nationale.

Je ne nommerai que deux de la nombreuse et brillante pléiade de ces jeunes poètes qui se sont révélés dans des pays étrangers, Kégham Atmadjian et Missak Manouchian, et je ne les nommerai que parce que ces deux-là, qui appartenaient à la colonie arménienne de Paris, ont couronné leur talent lyrique par une mort héroïque pour la cause de la France et de la Liberté.

Atmadjian, mobilisé dès le début de la guerre de 1939 en tant que réfugié arménien, est tombé au champ d'honneur. Manouchian avait publié dans ma revue **Anahit** et dans quelques autres périodiques de belles poésies vibrantes d'une sensibilité délicate et animées de nobles pensées. Voici la traduction d'un de ses poèmes, intitulé **Lutte**, où s'affirme déjà son tempérament ardent de militant du culte de la Liberté :

Mon âme est une barque
Livrée aux souffles de l'immense Océan des désirs.
Des privations, des outrages —vents glacés —
Et le temps qui passe, me frappent constamment,

Une ombre impénétrable descend parfois autour de moi,
Il ne reste plus pour guides que les étoiles et la lune,
Et soudain toutes les sirènes de la mort au langage enchan-
[teur
Deviennent mes conseillères.

Mais elles sont pour moi de vieilles connaissances,
Je ne me laisse pas tromper par leurs paroles mielleuses;
Allumant les mille flambeaux de ma foi,
Je navigue obstinément vers l'appel de l'Espoir.

Que les vents effrénés me flagellent !
Une colère de tigre enchaîné
Féconde mon âme par la force impétueuse
D'un gigantesque orage qui doit éclater.

L'orage qu'il pressentait dans ce poème a bien éclaté dans son âme. Manouchian a été le chef des « résistants » étrangers de Paris, il a dirigé l'organisation de nombreux et audacieux actes de sabotage; arrêté par les Allemands, il a été fusillé.

Atmadjian fut un des plus charmants poètes de sa génération. Il envoya à ma revue, où il avait déjà publié toute une série de belles pages, le dernier poème qu'il ait composé avant sa mort. Ce poème, qui est un chant de combat et de foi, commence par ce quatrain :

Les armes à présent claquent sourdement dans nos mains
[fébriles
Comme des preuves irréfutables de notre droit auguste;
Et le monde fuit sous nos pas cadencés,
Tandis que nous marchons vers la victoire de demain...

Cette profonde ardeur de prendre une large part à une lutte décisive pour la cause de la Liberté a du reste enflammé, pendant la guerre actuelle, toute la jeunesse arménienne, aussi bien en Arménie que dans les communautés d'émigrés. Les combattants arméniens se sont partout signalés par leur vaillance, et dans la liste que les journaux de Moscou ont publiée, des combattants de

diverses races du Caucase qui ont été décorés pendant cette guerre, nous avons constaté avec fierté que les Arméniens ont été les plus nombreux.

Une des pages les plus émouvantes et les plus caractéristiques du recueil de poèmes d'Atmadjian, **Printemps cuirrasé**, est celle dont je vais vous lire la traduction et qui est écrite à l'occasion d'un anniversaire de la République de l'Arménie Soviétique. Ce poème exprime l'état d'âme de toute une jeunesse qui, tout en ayant une profonde affection et une cordiale gratitude pour les nobles pays qui ont accordé l'hospitalité aux rescapés de la grande catastrophe qui a frappé notre peuple, souffrent de ne pouvoir vivre et travailler dans leur patrie ressuscitée :

Dans le tumulte des rues grouillantes de la grande ville,
Un désir, doux comme l'espoir, dominant au fond de mes [pensées, accompagnant mes pas,
Comme un marteau qui frappe l'enclume à chaque mou- [vement de la flèche de l'horloge,
Poursuit pour moi à chaque instant ta reconstruction, [ô ma nouvelle et éternelle patrie

Je sais que tu n'es pas un rêve, une illusion née de nos [aspirations.
Je sais que tu es terre et pierre, ô fournaise de travail et [de chant,
Je sais que tu es feu et flamme, que tu es jeune et ardente,
Je sais aussi, terre d'Arménie, que tu es notre antique Eden.

Chaque fleur qui sur ton sein se pare de vives couleurs et [de douces senteurs,
Chaque pioche et pelle qui s'enfoncent en toi pour te ren- [forcer le cœur,
Un lambeau de chant suspendu dans l'air, le résonnement [d'un mot chargé de sens,
Sont pour moi purs comme un sourire et précieux comme [des reliques.
Toi, centre lumineux de mes pensées, mon espoir est une [parcelle arrachée à ton cœur.
A cet anniversaire de la nouvelle période de ta millénaire [existence,
Un peu triste, mais fier de toi, ô mon pays reconstitué,
Je me sens moins malheureux, moins seul et abandonné.

Mesdames, Messieurs,

Je ne puis terminer ce discours qu'en émettant un vœu, qui est du reste celui de tous les patriotes arméniens — c'est de voir la République de l'Arménie Soviétique obtenir au lendemain de la guerre actuelle la possibilité matérielle d'accueillir au sein de son territoire équitablement élargi, sinon la totalité, du moins une grande partie des Arméniens que des désastres sans précédent ont forcés à demander l'hospitalité à quelques nobles pays étrangers, afin que toutes ces forces morales et intellectuelles qui s'obstinent à prendre part, loin de notre pays ancestral, au développement de notre culture nationale, puissent poursuivre leur œuvre autour du mont Ararat, notre montagne sacrée, sur le sol même de notre Mère-Patrie.

●

POÈMES TRADUITS DE L'ARMÉNIEN
Par A. TCHOBANIAN

LE FOYER PATERNEL
Poème d'Avétik ISSAHAKIAN

Il me semble être revenu sur la terre natale;
Je revois, avec des yeux d'enfant,
Les étoiles ardentes, qui du fond de l'Infini nous regardent,
Le monde m'apparait de nouveau comme un miracle.

Avec son rire joyeux, la rivière étincelante,
Ma vieille compagne de jeux, court, alerte,
Je revois dans son miroir d'émeraude
Mon image radieuse, gaie comme une fleur.

Le soir azuré est si paisible,
Du sein d'un arbre chante un oiseau plein d'allégresse.
Je revois mon père, débonnaire, pensif,
Qui marche à pas lents par le sentier connu.

La voix maternelle m'appelle à la maison;
Je quitte mes jeux, il se fait déjà tard;
Ma mère me caresse, elle me sourit tendrement,
Comme un soleil qui n'a pas son pareil.

Il est encore allumé, notre antique foyer;
La fumée monte doucement comme l'encens;
Les nôtres causent, et moi je m'endors,
L'âme enveloppée de légende et de songe.

Rien n'est plus précieux que cette fumée,
Rien, dans ce monde dénudé et vidé;
Ni la femme rêvée, ni le renom glorieux,
Ni les trésors terrestres ne valent cette fumée.

Qui m'eût donné de m'asseoir encore sous cette sainte
[fumée
Et de revoir, avec une âme d'enfant,
Mes bien-aimés, qui n'existent plus,
Et contempler de nouveau le monde comme un miracle ?

APPEL

Poème de Hovhannès TOUMANIAN

Dieu, si tu existes,
Et si tu n'as pas créé toi-même
Les pleurs,
Les gémissements et les malédictions,
Si du poison mortel
De la haineuse envie
Tu n'as pas infecté toi-même
La pureté de l'âme,
Si tu n'as pas dit
Que la vie doit être ainsi
Un spectacle sans fin
De souffrance,
Adoucis la rage insolente
Des hommes,
Si tu es le Dieu de la Paix.

Seigneur prompt au secours,
Dieu des justes,
Où est-tu, si tu existes ?
J'ai élevé vers toi ma prière,
Mais par l'horrible tumulte
Du carnage
S'est assourdie
Ma paisible et pure prière.
Et moi, enragé par une colère sauvage,
Sous la grêle des pierres
Lancées par les impies.

J'ai longtemps lutté,
Espérant en ton nom,
Faisant de toi ma gloire;
Mais tu n'es pas venu.
Pourquoi donc je souffre tellement,
Si tu es le Dieu
De l'Innocence !

Pourquoi donc tardes-tu
A châtier les méchants ?
La force te manque-t-elle ?
Ne te supplions-nous pas assez ?
Si ce n'est pas toi qui au malfaiteur
As donné l'épée,
Pour que les âmes paisibles
Soient durement pourchassées,
Si tu ne sais pas
Qu'ici bas, sur terre,
L'homme en souriant
Dévore l'homme,
Viens donc le voir,
Frappe et foudroie,
Si tu es le Dieu
De la Vengeance.

ODE A LA LANGUE ARMENIENNE

poème en prose

d'Archag TCHOBANIAN

Comme un fleuve immense, né des inaccessibles hauteurs d'antiques montagnes et qui depuis des temps incalculables promène sous le soleil sa grande fraîche vie coulante et chantante, tu cours à travers les siècles, ô belle et douce Langue Arménienne ! Ta source se perd dans la brume mystérieuse des cimes chenues du Passé. A travers la majesté des ombres fabuleuses, tel un chêne puissant penché sur ton onde naissante, nous entrevoyons encore la sereine figure du gigantesque Haïk, père de notre race, qui épancha sur toi son mâle regard de premier révolté contre la Tyrannie. Et à la tendresse charmée de nos yeux filiaux, s'offre toujours la grâce fière du bel Ara, qui, tel un parterre de lys, brilla un moment sur tes rives, puis, fidèle à l'Amour et à la Patrie, mourut d'une vaillante mort, d'une mort radieuse et pure comme un jardin de grandes roses rouges. Et dans le cours des âges plus nettement connus, que de figures de princesses de soie, de héros de fer, de prophètes d'encens et de poètes de feu qui mirèrent leur rêve dans tes eaux !

Cent races, parmi les plus fortes et les plus fines, parmi les plus féroces et les plus nobles, traversèrent tes rives. Maintes d'entre elles, qui eurent la noire pensée de te faire tarir, ont péri à jamais, ensevelies dans la poussière soulevée par leur impétueux passage ; et toi, prenant à chacune d'elles une lueur, une nuance, une couleur, des paillettes, tu les recueillis dans ton sein, tu en enrichis la splendeur de ta tunique, et, toujours vivace et alerte, tu poursuivis ta course à travers les siècles.

Qui nous fera réentendre les cantiques grandioses, les nobles odes et les fiers et libres chants de triomphe que tes flots entonnèrent en ces jours d'or, où le coursier de la gloire, aux yeux de flamme, à la crinière de feu, aux sabots de lumière, s'élançait fougueux sur les terres que

tu baignais, conduit par les fortes mains des Tigrane et des Tiridate! Ils dorment enfouis pour toujours sous les ténèbres du temps. Mais nous retrouvons leur écho dans cette puissante et parfaite symphonie que tu fis retentir sous le souffle divin de la pléiade mesropienne, lorsque entre tes rives parées des plus belles fleurs du monde, tes flots, revêtus de ta pourpre natale et resplendissant de tout l'or du soleil, se déroulèrent avec la magnificence d'un cortège royal.

Un jour, un orage t'ébranla, et tes eaux, écumantes; tourbillonnantes, rugissantes, ténébreuses et déchirées d'éclairs, élevèrent un étrange chant, frénétique et harmonieux, noblement âpre et suavement terrible, un chant qu'on eût dit entonné par la trompette d'un archange saisi d'épouvante et de pitié au-dessus des horreurs de l'enfer béant. C'était l'âme du moine de Narek qui passait sur toi.

Des temps après, une nuit de clair de lune t'a fait, avec une incomparable douceur, fleurir de lumière. Tes eaux, en petits flots paisibles mollement bercés dans une bienheureuse extase, miroitant sous une mielleuse pluie de lueurs argentées, chantèrent un cantique d'amour et de bénédiction. C'était le cœur de Nersès le Gracieux qui rayonnait sur toi...

Vinrent les jours de désastre. La gloire et la puissance abandonnèrent tes rives. La misère s'appesantit sur toi. Des vents mauvais te déchirèrent le sein de leurs ailes noires. Une averse de sang tomba sur toi et te rougit. Des amas lugubres de cadavres jonchèrent tes flots. Ton onde fut souillée, se revêtit des couleurs impures de la putréfaction. Et tu sentis un moment les ténèbres de la Mort planer sur toi. Mais ta force intime vainquit la Mort, et tu ressuscitas, retrempée et plus jeune que jamais. Un printemps nouveau resplendit, purifia tes eaux, leur donna une transparence de cristal et un éclat de perle ; une brise aux ailes légères rafraîchit ton sein ; une clarté matinale fit pleuvoir sur toi des roses et des lys ; sur tes rives des vignes s'épanouirent, et des rossignols vinrent, cachés dans leurs ombres amies, moduler leurs tendres chansons ; c'était l'essaim mélodieux des Trouvères...

Et aujourd'hui, après avoir traversé tant de paysages, tant de siècles et tant de péripéties, après avoir connu les plus pures gloires et les plus formidables désastres, tu coules toujours, ô Langue Arménienne, tu coules vivace et limpide. Ta course séculaire ne t'a point fatiguée, ne t'a point vieillie. Le secret de la jeunesse éternelle est en toi. Tu unis maintenant la somptuosité de la tunique d'or de tes grands jours classiques à la délicate grâce de la période nacrée des Trouvères ; tantôt tu as l'ineffable douceur du regard lourd de tendresse de nos mères, tantôt le vif éclat de l'âme d'airain de nos héros ; parfois tu reflètes l'effroyable rougeur de la géhenne de nos infortunes, et parfois le rayonnement solaire de nos nobles espérances. Et par toutes les bouches de tes eaux tu chantas la Liberté avec un accent si profond, si intense et si doux, que l'Orient tout entier s'est ébranlé, et qu'à travers l'ombre qui l'ensépulcre nous voyons déjà luire les premiers rayons d'une grande Aube...

O notre Langue, miroir de pureté, de tendresse et de vaillance, tu es notre âme, notre sang, notre honneur et notre gloire. Tu est une des plus hautes expressions de la force universelle. Tant que la Vie durera sur la Terre, tu poursuivras triomphalement ta claire et généreuse course à travers les plaines infinies du Temps.

Constantinople, 12 octobre 1908.

LOUANGE DE L'ARMENIE

Poème de Yéghiché TCHARINTZ

De ma douce Arménie j'aime le verbe ensoleillé,
J'aime de notre vieux luth la corde dolente et éplorée,
Le parfum ardent des roses d'un rouge de sang
Et la danse ondoyante des jeunes filles de mon pays.

J'aime notre ciel sombre, les sources limpides, le lac [lumineux,
Le soleil de l'été et la bise de l'hiver hurlant comme un [dragon,
Les noirs murs inhospitaliers des cabanes perdues dans [la nuit
Et les pierres millénaires de nos antiques cités.

Où que je sois, je n'oublie pas nos chants plaintifs,
Je n'oublie pas nos livres écrits en caractères archaïques [et devenus des prières ;
Quelque profondes que soient ses blessures qui me font [saigner le cœur,
C'est encore mon Arménie orpheline et ensanglantée que [j'aime d'amour.

Pour mon cœur nostalgique nulle légende n'est aussi belle,
Nul front n'est aussi radieux que celui de Koutchak et [de Narékatzi ;
Parcourez le monde, vous ne trouverez nulle part une [cime aussi blanche que celle de l'Ararat,
J'aime ma montagne sacrée comme la route suprême de [la gloire.

●

ELEGIE

SUR UN JOUVENCEAU QUI S'EST SUICIDE PAR AMOUR

Poème de Vahan TEKEIAN

Tu n'as pas attendu, pour dormir parmi les épis de blé,
Le moment où elles se balancent toutes dorées au soleil
[de midi ;
Tu as voulu que ta stature d'adolescent s'étende au matin
Sur, les fleurs, silencieuse, comme ta propre ombre.

Sous l'essaim des rêves tu fermas tes yeux à jamais,
Combien candide, combien charmant jusqu'au bord de
[la mort,
Lorsque par l'extinction d'une illusion ta vie s'est
[assombrie
Et que tu as désiré t'en aller vers la suprême nuit.

Qui sait, pauvre enfant, si tu ne fus point heureux ainsi?
Les vers ont dévoré ta chair, mais ton amour a sûrement
[survécu ;
Il est peut-être ce rayon qui joue sur le sol,

Il court peut-être maintenant dans les vents au vol fou,
Ou il est cette flûte qui gémit là-bas sur la colline
Ou bien mon inspiration qui te pleure ce soir.

●

BALLADE SUR L'ARMENIE SOVIETIQUE

Poème de Guégham SARIAN

I

Que mille trompettes résonnent
Ce matin!
Qu'on batte mille tambours
Ce matin !
C'est un torrent de lumière, c'est une fête de lumière
Et de joie!
Que mille trompettes résonnent
Ce matin !

Qui donc a donné naissance
A cette radieuse adolescente
Qui a une chevelure lumineuse
Et des yeux de feu ?
Ses blonds cheveux étalés
Remplissent l'ombre de clarté
Remplissent d'espoir tous les cœurs.

Voyez comme elle est séduisante,
On dirait un amandier nouvellement fleuri;
Voyez son regard,
Il est resplendissant comme le soleil;
Voyez ses cheveux,
On dirait des faisceaux de rayons;
Dans ses yeux radieux
Le ciel azuré se reflète.

Que mille trompettes résonnent
Ce matin!
Qu'on batte mille tambours
Ce matin!
C'est un torrent de lumière, c'est une fête de lumière
Et de joie.
Que mille trompettes résonnent
Ce matin!

II

Nous lui avons donné la vie
Avec notre sang et notre sueur,
Dans les champs, en plein air
Comme auprès de l'enclume de fer.
Nous avons mené une lutte obstinée
Contre les terribles éléments,
Avec grand élan et en chantant,
Et nous avons toujours été victorieux.

Avec le tuf de notre terre nous avons bâti des édifices
[qui sont corps ;
Nous y avons creusé des canaux
Qui sont les veines de ce corps ;
Nous y avons construit une grande station électrique
Qui est comme son cœur ardent
Et qui bat maintenant
Dans chaque cœur et dans chaque maison.

Et avec des cordes de cuivre
Nous lui avons fait un réseau de nerfs ;
Nous y avons suspendu des lampes radieuses
Qui sont ses yeux
Et qui brillent sur les maisons
Et au sommet de grandes colonnes,
Comme la signature
Des hommes qui ont construit tout cela.

Ses usines géantes
Comme des poumons bien portants
Règlent tous les jours
Sa bonne respiration.
Et elle est devenue puissante,
Et elle est devenue fière,
Et elle s'est développée avec nous
Sous notre soleil ardent.

A chaque printemps, à chaque Mai,
Avec les blés de nos champs

Et avec la fraîche verdure et les roses
Nous lui avons façonné de beaux vêtements,
Et nous l'avons caressée
Comme nous caressons un espoir doré,
Et nous l'avons nommée
Arménie Soviétique.

III

C'est avec nos privations,
C'est avec notre sang et notre vie,
C'est avec notre lutte et notre volonté
Que tu t'es développée,
Arménie soviétique !
Nous le jurons par ce vif soleil,
C'est avec notre labeur haletant
Que tu t'es accrue,

Afin qu'une grande aurore resplendisse sur notre pays.
Afin que triomphe l'œuvre de reconstruction,
Afin que nous ne soyons point déshonorés
Auprès des générations futures,
Afin que chaque pierre taillée
Sourie à ceux qui viendront après nous,
Afin que tu sois toujours rayonnante,
Arménie soviétique.

Que mille trompettes résonnent
Ce matin !
Qu'on batte mille tambours
Ce matin !
C'est un torrent de lumière, c'est une fête de lumière
Et de joie !
Que mille trompettes résonnent
Ce matin !

●

PAROLES DES COMBATTANTS ARMENIENS

Poème d'Azat VECHTOUNI

Tu es venu des rives du Sévan, du Zangou,
Tu es venu auprès de nous en notre camp de soldats,
Camarade poète, tu es venu avec tes chants ardents.

Tu nous as d'Arménie apporté de bonnes nouvelles,
On dirait que tu nous as apporté l'inextinguible feu du [soleil
Ou l'eau claire, l'eau pure de vie immortelle,

Tu nous apportes des saluts de notre doux pays,
Plus doux que le miel et le lait,
Plus doux que nos parents eux-mêmes et nos bien-aimés.

Nous croyons respirer le parfum des roses de Dzagh- [katzor,
Il nous semble humer l'air limpide du fier mont Aragatz,
On dirait que le lac de Sévan est venu près de nous.

Tu es venu nous visiter, tu as vu notre champ de combat,
Tu as vu maints bataillons de troupes caucasiennes,
Tu les as vus braves et unis comme des frères.

Nous avons traversé montagnes et vallées,
Nous avons traversé champs et villages brûlés,
Du Caucase à Kouban nous avons avancé en combattant.

Nous avons avancé en une marche impétueuse,
En arrachant à l'ennemi nos terres qu'il avait occupées,
Avec le torrent de la colère de notre âme.

Lorsque tu rentreras chez nous,
Porte aux nôtres nos saluts et dis-leur ce que tu as appris,
Montre-toi joyeux et fier de nous.

Raconte au peuple arménien ce que tu as vu,
Raconte ce que tu sais de nos luttes triomphales,
Récite-leur le poème que tu écriras sur nous.

Tes fils, dis-lui, sont devenus tourbillon,
Ils sont devenus un fléau pour l'ennemi.
Dis qu'ils font honneur au peuple arménien.

Dis qu'ils s'élancent comme des flèches,
Qu'ils s'épanchent comme des fleuves en crue,
Qu'ils lancent la foudre comme des nuages chargés.

Dis à notre mère, à notre enfant, à notre femme
De ne pas s'inquiéter à notre sujet.
Dis-leur : « Ils nous ont affirmé qu'ils rentreront vic-
[torieux ».

Que les pêches, à notre rentrée, soient mûres,
Que notre jardin soit encore plein d'une douce fraîcheur,
Que les verres soient pleins de notre vin doré.

Nous organiserons de nouveau fêtes de noces et banquets,
Nous battrons de nouveau des tambours de joie,
Nous nous coucherons de nouveau à l'ombre des arbres.

Nous sourirons encore à la terre en la labourant,
Nos maisons se rempliront encore des produits de la
[terre
Et des chants joyeux de la vie heureuse.

Camarade poète, tu es venu près de nous,
Tu es venu des rives du Sévan, du Zangou,
Tu es venu avec les frémissements et les chants de
[combat.

Kouban (au camp).

●

ETERNEL ARARAT

Poème du Rév. Père Garabed DER-SAHAKIAN

Immortel vieillard, géant solitaire,
Entouré de nuées comme une divinité,
Ancêtre des monts, compagnon du ciel,
Témoin de toute la gloire de nos aïeux,
Tu es une tente aérienne dressée dans l'azur,
Tu es un nuage que les vents ne peuvent mouvoir, tu es
[un céleste hiver ;
Tu élèves, dans ta neige, nos douleurs au Très-Haut.
Tes vents sont le souffle de la rude Liberté ;
Tes glaciers fleurissent des roses de l'aurore
Et brûlent des flammes pures du couchant ;
Miroir de cristal de milliers de soleils,
Eternel Ararat !

Jadis, des nuages rompant les digues,
Des cataractes se précipitèrent, des océans se déversèrent;
La mer se souleva comme une foule insurgée
Et forma une chaîne de montagnes ailées ;
Ce fut une nuit de mort, le soleil était étouffé,
La vie naufrageait au sein de la nature indestructible ;
Toi seul souriais, au-dessus des flots,
Eternel Ararat !

La main dans la main, les yeux fixés à tes lumières,
Passeront à tes pieds les descendants de Haïk,
O mémoire des aïeux, sous ton souffle réconfortant
Leurs cœurs se ranimeront d'espoir.
Que l'ennemi complote contre notre existence,
Que tes fleuves grossis soient rouges de sang !
Tu souriras toujours au-dessus de tous les déluges,
Eternel Ararat !

Assoiffé de tes torrents, amoureux de tes gouffres,
L'aigle traverse le pont de ton arc-en-ciel ;
En secouant leurs chaînes dans leur prison de granit,
Tes volcans rugissent au monde leur courroux menaçant.
Tes feux deviennent des étoiles conductrices,
Des phares pour la caravane, des flambeaux nocturnes ;
Des fleurs innocentes, vierges vivant en plein ciel,
Croissent près de la foudre, au-dessus de la géhenne.
De tes flancs de porphyre, tu donnas à la terre armé-
[nienne
Des temples pour la prière, des palais pour la gloire.
Tu demeures immuable, lorsque autour de toi changent
[les nations,
Eternel Ararat !

LE JOUVENCEAU AUX CHEVEUX BOUCLES

Poème de Yeghiché TCHARINTZ

Je ferme un moment mes yeux fatigués
Et je vois, si clair, si clair,
Un printemps futur, une journée rayonnante ;
Le ciel est tout bleu, l'air est plein de feu,
Le soleil monte déjà au-dessus de l'horizon,
La journée résonne comme une orgue,
Et du ciel bleu, bleu, bleu,
On dirait qu'il pleut des chants et de la joie.

La ligne tournoyante de la chaussée
S'étend de la cité nouvelle d'Erivan jusqu'au mont Ararat.
Combien d'années sont-elles donc passées
Jusqu'à cette joyeuse journée printanière ?
Je vois rangées, aux deux côtés de la chaussée,
Des maisons, des rues, des usines,
Des jardins verdoyants, des fleurs abondantes ;
Qui donc a semé tout cela ?
Les maisons se dressent loin les unes des autres,
Et entre elles, on voit surgir des usines ;
Ni fumée, ni poussière, et des lumières dans les maisons ;
Et voici des hommes alertes au visage riant,
Sortant de la ville qui s'éveille,
Avançant par cette large chaussée en zig-zag.

Précédé par un drapeau rouge,
Passe le bataillon des pionniers.
Leurs pas résonnent sur le sol,
Le tambour retentit avec un rythme énergique,
Les jeunes gens passent, avec leur démarche assurée,
Avec leurs yeux clairs, leurs figures charmantes :
Ils avancent par cette chaussée,
Puis, traversant cette vaste chaussée asphaltée,
Ils côtoient la vallée
Où passe à grand bruit le fleuve Zangou

Dont les eaux, tout au fond, courent gaiement
Avec le chant sans fin de leur clapotis.
Et là-bas, on voit une vieille enceinte
Et des pierres tombées au milieu de la verdure...
Des pierres, de vieilles pierres, qui, depuis longtemps oubliées,
Anonymes, sans nulle inscription, y dorment ;
Un silence effrayant y règne,
Le souvenir sans ailes y flotte dans l'air.
Le ciel bleu sourit d'en haut,
Le soleil répand un rayonnement immense,
Et le bataillon des jeunes gens passe à pas insouciants,
Enivré par la flamme vivifiante du soleil.
Leurs pas fermes retentissent,
Le tambour bat avec une vive ardeur,
Et, étalé dans les yeux des jeunes gens,
Le printemps sourit à la force du soleil.

Ils passent avec leurs rires sonores,
Près de ces vieilles pierres silencieuses ;
Dans leur rire, c'est la vie qui chante,
C'est le printemps qui lance son appel infini.
Ils passent... et soudain,
Un jouvenceau aux yeux bleus, aux cheveux bouclés.
Les yeux fixés sur les paisibles pierres tombales,
Se détache de la bande et s'approche de ces pierres ;
Il porte au cou la cravate des pionniers ;
Les pieds nus jusqu'aux genoux,
Le front haut, les yeux pleins de lumière,
Vêtu d'une chemise blanche aux bordures bleues,
Il regarde un moment, de ses yeux clairs et sereins,
Les pierres du cimetière,
Puis il gratte la poussière endurcie
Sur une des vieilles pierres
Et ses yeux, par dessous les beaux arcs de ses sourcils,
Regardent la pierre poussiéreuse
Et y voient une inscription :
Yeghiché Tcharintz, poète, né dans la ville de Makou.
Il lit cela avec ses yeux bleus,

Sourit, semble se rappeler quelque chose,
Puis il cueille un lierre verdoyant
Et poursuit sa marche un instant interrompue,
Avec un sonore rire argenté,
Il rejoint sa bande,
Et, comme un souvenir à jamais éteint,
La tombe reste là toute seule, perdue dans les champs.

Ecoute-moi ! C'est mon cœur qui est là enterré !
Foule cette pierre sous tes pieds lumineux,
Toi, jouvenceau bouclé de l'avenir,
Enfant aux cheveux d'or de notre bel avenir !

●

JE VEUX MOURIR EN CHANTANT

Poème d'Adom YARJANIAN

I

Ce soir-là, j'étais seul avec la douceur de mon Attente et
[de mon Espoir,
Et je pesais le sort de la Patrie dans la balance du Salut
[et de la Souffrance.
Lorsqu'à travers l'horreur de la nuit on frappa la porte de
[ma maison écartée.
Souriant, un camarade entra, superbement beau, fraternel
[et terrible.

II

Il était jeune. L'étincelle de ses yeux émanait des étoiles
[du ciel,
Et les formes de sa stature étaient façonnées avec la puis-
[sance des marbres;
Ses pensées, clairement allumées aux pages de la justice
[humaine,
Avaient sur son front leurs fleurs de douleur et de bonté.

III

Nous causions des souffrances de la Patrie;
Sa tête pensive ressemblait au cœur sanglant d'un demi-
[dieu en deuil;
Ses regards dans mes regards cherchèrent le signe de la
[même destinée,
Et nos tristes sourires, d'âme à âme, doucement rayon-
[nèrent.

IV

Il garda le silence pendant des heures. Je me taisais.
Des sanglots de souvenir mouillèrent nos yeux...
Et la clarté bleue de ma lampe, sur ma table, coulait
[maintenant comme du sang.
J'ai pâli comme un rêve qui disparaît à l'apparition du
[matin.
Mais lui, impassible, et debout, ma main dans sa main,
[me dit :

V

« Ce soir, camarade, est mon soir de foi et d'adieu;
J'ai déjà sellé mon coursier, et par la fièvre de la vie et
[du combat, il hennit devant la porte;
Et, regarde, à mes côtés, mon épée immaculée est nue,
[avec la nudité des sentences surhumaines.
Approche ton front de mes lèvres... C'est mon soir de foi
[et d'adieu, camarade :

VI

« Et sur ces pages blanches chante la douleur de la race
[et la force de la race
En hommage à nos générations futures et à la tristesse
[de notre vie d'hier;
Je suis un orphelin et un révolté.
Adieu ! Je m'en vais chercher ceux que j'ai perdus;
Donne-moi un chant de tes chants, je veux mourir en
[chantant. »

NOTRE PATRIE

Poème de Hovhannès CHIRAZ

— Petit père ! Quelle est notre patrie ?
— C'est le pays qui a un ciel profond
Et un soleil rouge
Au-dessus de sa tête azurée,
Le pays qui a, au milieu des nuages
Le mont Aragadz aussi gracieux que haut,
Le pays qui par la vue de son lac de Sévan
Ressemble à une jeune mariée assise avec sa belle chevelure déployée,
Le pays qui porte, pareil à un roi,
Le blanc Ararat, couronne du monde,
Le blanc Ararat, le cœur meurtri,
Mais le front haut, car il fut la porte du Paradis terrestre,
Le pays qui a, aux flancs de l'Ararat,
De vieilles forteresses, de sombres couvents,
Qui sont en ruines, mais qui depuis des siècles
Elèvent en silence leurs prières vers le ciel,
Le pays que traversent les fleuves Araxe et Teghmout
Dont les rives moussues et obscures
Contiennent les tombes de tes ancêtres.

×

— Quelle est, jeune homme! notre patrie ?
— C'est ce pays qui a un rouge soleil
Au-dessus de sa tête azurée,
Et qui va célébrer ses noces sur le mont Aragatz,
Celui qui dans son lac de Sévan couleur d'émeraude,
Comme dans un verre rempli de vin de grenade,
Boit de la lumière en chantant,
Le pays où l'Araxe et le Kour

Font pleuvoir du pain sur leurs rivages
Et s'en vont à la mer, à la mer de Verkan,
Le pays où notre frère russe
A ouvert à la lumière les yeux de notre âme
Qui depuis quelques siècles étaient couverts d'ombre,
Le pays où s'est réalisé le rêve de nos aïeux,
Où les monts Kazbek et Aragatz,
Debout, comme des frères, au milieu des champs,
Lèvent la coupe remplie de vin
Et crient au vieil Ararat :
« Hé ! grand-père ! pourquoi restes-tu là seul
Sous les sombres nuages ?

Prix: 50 fr.

Imp. Araxes - 46, Rue Richer, Paris.